

Une expérience identitaire (deuxième partie)

Wajdi Mouawad

Numéro 754, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouawad, W. (2012). Une expérience identitaire (deuxième partie). *Relations*, (754), 10–10.



UNE EXPÉRIENCE IDENTITAIRE (DEUXIÈME PARTIE)

Deux chocs, survenus lors des premiers mois de mon arrivée, ont déterminé la manière avec laquelle j'allais appréhender mon rapport avec le Québec. Dès mon entrée à la polyvalente, j'avais éprouvé une nostalgie effroyable en pensant à mes camarades du lycée Buffon, à Paris. Tout me manquait. Ce que l'enfant avait réussi, avec une sorte de résilience stupéfiante, entre Beyrouth et Paris, l'adolescent âgé de 14 ans ne pouvait plus l'espérer entre Paris et Montréal, tant était grande l'envie de retrouver les paysages qui lui avaient permis de se façonner une liberté. Montréal n'était en rien concernée. Cette nostalgie, je l'aurais éprouvée dans n'importe quel pays du monde.

Ma sensation d'arrachement m'empêchait de fixer le présent. On croit que l'on va s'habituer sans prendre garde aux chocs, ni à leurs conséquences. Le premier choc eut lieu un matin de novembre. Avant de partir à l'école, je constate qu'il fait un temps radieux: ciel cristallin, bleu outremer et soleil dominant. Je mets un short, un t-shirt, des baskets et je sors. Une sensation de gel et de nudité me traverse comme jamais je n'en avais encore éprouvée. Ma tante, chez qui nous habitons, me hurle: «Qu'est-ce qui te prend? Il fait -15!». Je suis rentré abasourdi. Je ne pouvais pas comprendre qu'il puisse faire si froid lorsque le ciel est si bleu.

Le second choc eut lieu quelques jours plus tard à la polyvalente lorsque, pour la première fois, après une bataille, on m'a traité d'«osti d'intellectuel français à lunettes, on va te dévisser la tête pis on va te chier dans le corps!» J'en suis resté sans voix! Non pas à

cause de la beauté de l'insulte, mais pour la manière dont j'étais perçu par mes nouveaux camarades. Ainsi donc, il a suffi de quelques jours et d'un décalage horaire de six heures pour passer, sans n'avoir rien fait, du Libanais pilier de rugby avec un accent arabe à l'intellectuel à l'accent français. Le principe des portes tournantes ne faisait que s'accroître, rajoutant une étape supplémentaire sur une ligne légèrement décalée, puisque à présent, il me fallait composer entre la maison en arabe et le Français que j'étais devenu, puis entre le Français que j'étais devenu et le Québécois qu'il me fallait devenir si je voulais survivre.

La survie n'est pas venue de l'endroit escompté. Le sport, dans lequel j'avais placé mes espoirs, fut un échec retentissant. Le rugby et le foot étaient, en 1983, pour des ados post-pubères en 4^e année du secondaire, considérés comme «des sports de fifs». Le reste était hors de ma portée. Je ne savais pas patiner et, de plus, je découvrais combien la plupart des sports d'équipe canadiens étaient des sports «matelasés», qui exigent un équipement pour se protéger des coups. Au hockey, au ski ou au football américain, il faut s'habiller pour aller jouer. Au Liban, ou encore en Europe, j'avais été habitué à une seule réalité: qu'importe le sport, il suffit de changer son pantalon pour un short, histoire d'être simplement plus à l'aise pour sauter dans le jeu.

Naturellement, comme si j'avais accepté le rôle qu'on m'avait assigné, je me suis tourné vers d'autres sources d'évasion: lecture et peinture. Et c'est là que s'est amorcée la mutation qui allait m'apprendre quel Québécois j'allais être.

Je ne lisais que des auteurs québécois, je ne m'intéressais qu'aux auteurs québécois, je ne me reconnaissais que dans les auteurs québécois. Marie-Claire Blais et les peintres de la période

automatiste ont été les seuls grâce à qui j'ai réussi, à 14 ans, à entrouvrir une fenêtre d'identification. C'est-à-dire un point de vue sur le monde que j'avais envie d'«épouser».

Les trois années de ma vie de camelot pour *La Presse* et le *Journal de Montréal* ont été une autre expérience d'association à la culture québécoise. Chaque jour, entre 5h et 7h du matin, je faisais le tour de mon quartier, walkman sur les oreilles, hurlant du Renaud, du Reggiani et du Ogeret. Les jours de collecte étaient des moments de rencontre avec d'autres immigrants – chinois, vietnamiens, libanais, kurdes, turcs, etc. –, qui m'ont appris à relativiser ma propre situation.

Ainsi, grâce à la lecture et à la distribution de journaux, j'ai été jeté dans cette «nouvelle sensation d'être», que l'on nomme l'identité, quand on se sent devenir autre, mutant ou potage tant on est passé au mixeur des différences. Toute cette période suivait de près la défaite du premier référendum dont personne ne m'avait parlé. Aujourd'hui, je dirais que, sans le savoir, je traversais de manière intime un deuil semblable à celui de la société québécoise. Cette coïncidence du sentiment de la perte, qui s'est faite dans le silence et la honte, va façonner mon amour et mon appartenance à cette même société qui, pour l'instant de ces premières années, n'était pour moi que l'espace de l'exil et du chagrin.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO)